



HABITAT PAUVRE À MEXICO. AU MEXIQUE, LES ÉTUDES URBAINES ONT LONGTEMPS PRIVILÉGIÉ L'ÉTUDE DE L'HABITAT PAUVRE ET DES QUARTIERS DITS « SOUS-INTÉGRÉS ». LE CHOIX DE CES TERRAINS EST À LA FOIS SCIENTIFIQUE ET POLITIQUE (CLICHÉ : ALAIN MUSSET).

LE TERRAIN DANS LES RECHERCHES URBAINES AU MEXIQUE : QUELQUES RÉFLEXIONS

DANIEL HIERNAUX-NICOLAS*

LES RECHERCHES URBAINES SONT RELATIVEMENT RÉCENTES AU MEXIQUE ; à part quelques travaux pionniers dont certains ont posé des jalons importants, comme *Les Enfants de Sánchez* d'Oscar Lewis (1964), publié par le Fonds de Culture Économique (FCE) du gouvernement mexicain, il faut bien reconnaître que c'est à la fin des années 1960, voire pendant les années 1970 qu'elles commencèrent à se multiplier.

La cause en est évidente ; c'est à partir de la prise de conscience de la forte croissance de Mexico dans le cadre du modèle de croissance par substitution des importations, que l'intérêt pour la ville en soi est devenu monnaie courante. Certes, des historiens, certains géographes ou même des économistes, se sont penchés sur les questions urbaines et régionales avant les années 1960, mais dans le cadre de l'évolution de la production intellectuelle mexicaine, on peut affirmer que leurs travaux n'étaient que des exceptions (Garza, 1996).

Rappelons d'ailleurs que le texte d'Oscar Lewis n'a été publié en espagnol que grâce à la clairvoyance d'Arnaldo Orfila, Argentin résidant au Mexique, alors directeur de cette splendide maison d'édition qui a été un des fleurons de l'effort culturel déployé par le pays. À peine lu par les censeurs du nationalisme révolutionnaire de l'époque, l'ouvrage fut pratiquement mis à l'index par cette nouvelle inquisition officielle post-révolutionnaire et Orfila fut congédié ; ce qui donna lieu à la fondation de cet autre joyau de la diffusion culturelle mexicaine qu'est la maison d'édition Siglo XXI ; celle-ci a également publié de nombreux textes relatifs à l'urbain, dont l'incontournable ouvrage de Manuel Castells *La question urbaine* (version en espagnol : Castells, 1983), ou

* Professeur de l'Université Autonome Métropolitaine, Mexico, et Coordinateur du programme de Licence en géographie humaine (danielhiernaux@yahoo.com.mx).

l'autre ouvrage classique latino-américain du fameux économiste brésilien Paul Singer, *Économie politique de l'urbanisation* (Singer, 1975).

Il n'y a pas lieu ici de rappeler les données de cette croissance de Mexico et de l'urbanisation du Mexique en général. On en retrouvera une excellente étude dans le livre de Luis Unikel, publié en 1976, sur « le développement urbain du Mexique », qui a fait date et continue à être utilisé comme livre de référence (Unikel, 1976). Et, pour une analyse toute récente qui brosse un tableau diachronique allant jusqu'en 2000, on consultera l'ouvrage publié par Gustavo Garza au Colegio de México (Garza, 2003).

Mais il ne s'agit pas ici de faire un passage en revue de tout ce qui a été écrit sur le thème de l'urbain, mais plutôt d'inviter à un questionnement sur la façon dont le travail de terrain a été abordé, et d'en restituer le contexte de production. C'est à quoi nous dédions les prochaines pages, pour, en fin de texte, proposer quelques réflexions personnelles sur ce sujet.

Les commentaires présentés dans les pages qui suivent, ne seront pas de l'agrément de tous, Français ou Latino-Américains. Ils présentent ma propre vision des choses qui, comme toute évaluation, se prête au jugement et aux rectifications des acteurs mêmes de cette recherche urbaine, commencée il y a de près de trente ans

LE TERRAIN DANS LES RECHERCHES URBAINES AU MEXIQUE : QUELQUES ÉLÉMENTS HISTORIQUES

Avant tout, il nous paraît important de situer les premières recherches urbaines produites au Mexique: au vu du retard de la prise de conscience de l'urbain, les premières analyses n'ont commencé à voir le jour au Mexique que vers la fin des années 1960.

Il faut d'ailleurs souligner que l'influence des Latino-Américains du Cône Sud en exil au Mexique à la suite des coups d'État successifs, d'abord au Chili, puis en Argentine, a beaucoup contribué à donner le ton aux premiers travaux publiés: rappelons que le Chili disposait déjà d'une longue tradition d'études urbaines dans le cadre du CIDU (Centro de Investigación del Desarrollo Urbano), dirigé par Guillermo Geisse et entouré de son équipe de l'Université Catholique du Chili à Santiago, alors qu'en Argentine, les travaux du CEUR (Centro de Estudios Urbanos y Regionales) à Buenos Aires dirigé, entre autres, par Jorge Enrique Hardoy, avaient contribué à enrichir les recherches urbaines en Amérique latine.

Les « Latinos » du Sud qui arrivèrent au Mexique, apportaient avec eux non seulement leur tradition de recherche, mais aussi, pour la plupart, leurs fortes inclinaisons marxistes. Cela a beaucoup marqué les recherches urbaines au Mexique, mais il faut toutefois mentionner que cette tendance n'a fait que renforcer la force déjà acquise par ce courant de pensée, et diffusée par plusieurs maisons d'édition, dont Siglo XXI, ERA, et celles des universités publiques.

Tout d'abord, on a pu observer que de nombreux travaux de terrains, étaient, comme très souvent à l'époque, fortement marqués par le sceau du structuralisme marxiste; cela veut dire que la plupart du temps, les résultats étaient définis avant le terrain, ils étaient en quelque sorte pré-construits; le

terrain et les méthodes d'enquêtes étaient choisis *ad hoc* pour obtenir les résultats voulus.

Dans le meilleur des cas, il y avait donc bien un « terrain », mais sa finalité n'était autre que de renforcer la « vérité » proposée par la théorie employée. Cette façon de procéder était d'ailleurs également courante dans les recherches s'inscrivant dans la tradition de la sociologie fonctionnaliste, dans la ligne de Lazarsfeld et autres à l'Université de Columbia aux États-Unis. Les manuels de recherche de l'époque ne manquaient pas de souligner ce rôle absolument secondaire du terrain, en valorisant à outrance la construction des hypothèses et le cadre dit « théorique » (Gortari, 1985 ; Bunge, 1981 ; Tecla, Alberto, 1979).

Il va sans dire que de nombreux travaux universitaires, dont les mémoires et thèses réalisés dans cette optique, se composaient pour la plupart d'un « cadre théorique » interminable (cet ineffable *marco teórico* qui représentait parfois les deux tiers du texte, voire plus) puis d'un travail de terrain qui était soit « tordu » pour renforcer ce qui avait été annoncé, soit incohérent par rapport à la première partie, marquant une coupure radicale d'orientation et souvent de style. La raison de cette coupure était souvent l'incapacité du directeur de thèse ou du tuteur à proposer une articulation entre « théorie » et « terrain », ceux-ci n'ayant pas eux-mêmes produit de véritables enquêtes de terrain.

Pour certains auteurs, les travaux totalement théoriques, sans aucun recours au terrain, ont le plus souvent constitué la façon la plus aisée de « voir la ville ». Dans ce contexte, il s'agissait souvent de chercher à appliquer à l'urbain des concepts d'origine marxiste. Castells lui-même n'a pas manqué de donner le (mauvais) exemple avec des textes assez connus sur la dépendance des villes, qui déclinent celle-ci tout au long de l'histoire de l'urbanisation latino-américaine (Castells, 1974b ; Castells, 1973). Pauvres villes ! Il paraissait donc, grâce aux somptueuses déclarations de principe des grands pontifes des recherches urbaines, que la dépendance était un état permanent dans le temps long braudelien.

Néanmoins, l'absence de travail de terrain, ou sa déformation, n'a pas été le cas de toutes les recherches. Cela est dû non pas à d'autres courants de pensée, mais plutôt au parti pris militant de nombreux chercheurs marxistes qui berçaient le rêve d'une « ville meilleure » où il ferait bon vivre. C'est ainsi, par le biais des recherches concernant les secteurs populaires urbains et particulièrement les mouvements sociaux, thème aussi fortement appuyé par les références à Castells et à Jordi Borja (Castells, 1974a ; Borja, 1975), son complice déclaré à l'époque, que l'urbain a aussi été scruté par des travaux plus proches de la réalité empirique.

Il s'agissait surtout de recherches menées par des étudiants ou par des professeurs dont les opinions politiques les poussaient vers un militantisme engagé dans les quartiers. Certains dont le Molinito ou la Colonia El Sol à Nezahualcoyotl deviendront ainsi légendaires (Navarro Benítez, 1991 ; Navarro Benítez, 1990 ; Navarro, 1994 ; De la Rosa Medellín, 1979). On trouvera dans ces travaux tous les éléments de la recherche participative : une permanence longue sur le terrain ou, du moins, des séjours fréquents ; une participation aux réunions collectives, aux marches et aux occupations de terrains ; des propositions d'aide à l'édification des logements par auto-construction ; un appui logis-

tique à la création et au maintien des équipements collectifs de quartier (par exemple des écoles où les chercheurs aidaient à l'alphabétisation des militants *colonos*), etc.

Avec le recul du temps, il est assez clair que de nombreux étudiants se cherchaient eux-mêmes dans ce terrain qu'ils connaissaient parfois directement, car leurs propres parents étaient les envahisseurs des quartiers. Il restait donc comme un effort militant, une façon de dédier la recherche de fin d'études universitaires à la « cause sociale », recherche qui finirait par bénéficier à la famille mais surtout à ces groupes populaires que l'on ne savait pas encore comment nommer : l'on doutait ou l'on polémiquait de les appeler « armée industrielle de réserve », « surpopulation urbaine » ou, pire, « marginaux », un concept honni par presque tous les courants de pensée des années 1970 (Nun, 1988 ; Singer, 1973).

Entre-temps, certains travaux plus académiques virent aussi le jour : sans vouloir être exhaustifs nous citerons pour mémoire, les textes importants de Martha Scheingart sur le logement (1989), qui se situent en droite ligne dans la prolongation des inquiétudes des chercheurs français, tels Christian Topalov et Edmond Preteceille, lorsqu'ils analysent les promoteurs urbains et les grands ensembles. Notons d'ailleurs que les membres de ce que l'on appellera par la suite l'« école française de sociologie urbaine marxiste » feront de nombreuses acolytes au Mexique, dans le cadre d'un gouvernement qui s'était fortement ouvert aux intellectuels de gauche, après le massacre des étudiants du 3 octobre 1968.

Henri Lefebvre, pourtant démolit intellectuellement par Castells dans *La question urbaine*, a fait pour le moins deux voyages au Mexique, le dernier en 1976 ; son succès fut considérable, particulièrement auprès des étudiants d'architecture alors très ancrés dans les études urbaines et du logement, dont l'auto-gouvernement de la faculté était composé de nombreuses factions politiques de tous bords, ce qui permit de faire venir quelqu'un qui était interdit de séjour par la fraction castellienne. C'est ainsi grâce aux nombreuses traductions de ses livres que Lefebvre avait gagné sa place au soleil mexicain, d'ailleurs bien méritée.

L'autre ligne de recherche plus formelle provient d'institutions comme COPEVI (Centro Operacional de la Vivienda y el Desarrollo Urbano), une coopérative de gauche très liée aux mouvements sociaux pour le droit au logement, qui a produit un travail de grande qualité, lui aussi sur la question du logement (Connolly et Romero, 1975). Ces premiers travaux sur le logement, les mouvements sociaux et l'autoconstruction, étaient assez liés aux recherches entreprises par la sociologie urbaine marxiste française, mais aussi à des apports intéressants du côté anglo-saxon, dont ceux de l'architecte John Turner, qui étudia les mécanismes de l'autoconstruction au Mexique et en Amérique latine, et établit des hypothèses sur la transition centre-périphérie des immigrants à Mexico (Turner, Fichter, 1976).

Cette époque, que nous pouvons considérer comme pionnière, fut suivie par une seconde phase marquée par l'institutionnalisation de la recherche, du fait de la création d'un ministère des Établissements humains et des Travaux publics (Secretaría de Asentamientos Humanos y Obras Públicas : SAHOP). Celui-ci incorpora de nombreux chercheurs, heureux de cette aubaine qui leur permettait non seulement de faire de la recherche, mais encore d'accé-

der à des niveaux de revenu bien supérieurs à ceux de l'université. Mais aussi cette génération exprimait le désir de pouvoir imprimer une orientation sur l'action publique, un enchantement initial qui ne dura en gros que le sexennat de José López Portillo, soit entre 1976 et 1982.

L'institutionnalisation a en quelque sorte transformé la recherche en études officielles. On pouvait « dire des choses » mais pas d'une façon claire et transparente ; le vocabulaire utilisé dans les rapports empruntait des termes au jargon marxiste, mais sans construire un discours organisé par une orientation politique nette (ce qui n'était pas forcément mauvais). Mais la conséquence la plus importante de cette institutionnalisation, qui certes pourrait être vue comme une reconnaissance, fut l'abandon du terrain : le politique imposa ainsi une vision pragmatique au chercheur. Sans doute le cas le plus éhonté fut-il celui des plans municipaux construits sur la base d'un modèle de fiche dont il ne s'agissait plus que de remplir les cases. C'est ainsi que les quelque 2 400 municipalités du Mexique eurent droit à leurs plans de développement en deux ou trois ans, « fabriqués » à la chaîne dans des bureaux de consultants fordistes ravis de la manne.

Cette prolifération d'études à partir d'un terrain truqué et manipulé, transformé en un relevé de données de base uniformes, sans contrainte de qualité et de représentativité, a eu des conséquences désastreuses sur les recherches urbaines en général, en laissant des traces dans la mentalité même de nombreux chercheurs. Cette situation impliquait la reconnaissance implicite du fait qu'un terrain de mauvaise qualité, voire inexistant, pouvait très bien servir à construire des documents prétendument de recherche. Aujourd'hui encore, de nombreux étudiants se laissent ainsi tromper, en utilisant des textes officiels vieillis et publiés à la pelle, encore prisés comme références pour les recherches urbaines. Une multitude de travaux disponibles en bibliothèque apparaissent alors comme des vœux pieux, même si les noms de chercheurs respectables y apparaissent.

Mais ce ne sont pas seulement les étudiants qui sont troublés par les rapports faussés et les terrains truqués, cette façon « technocratique » de concevoir les études urbaines ne manque pas de marquer les travaux de nombreux prétendus chercheurs ayant fait école dans certaines facultés que nous nous garderons bien de nommer.

Ce qui a d'ailleurs renforcé cet abandon du terrain ou sa falsification, c'est aussi l'apparition de nombreuses données sophistiquées en apparence, produites par l'Institut national de Statistique, Géographie et Informatique (INEGI). Les données de l'équivalent de l'IGN et INSEE français réunis en une seule institution mexicaine ne manquent pas d'attrait : statistiques de plus en plus complexes, méthodes de diffusion modernes, aujourd'hui en ligne ou sur support magnétique (CD), constituent un atout évident pour le chercheur. Mais la recherche en pâtit, car le terrain est de plus en plus négligé par certains secteurs de la recherche, au profit d'une véritable trituration des données construites par d'autres, dont l'exploitation est rendue facile par une informatique fortement implantée au Mexique, tout au moins dans les milieux universitaires, chercheurs et étudiants confondus.

L'instrument devient donc un substitut de l'analyse, alors que les données pré-construites officiellement en sont une matière première incontestée, substitut du terrain. Dans l'analyse des morphologies spatiales, par exemple, de

nombreux chercheurs utilisent abondamment les systèmes d'information géographique. Cela s'est transformé en liturgie de recherche, sacrifiant à un dieu néo-positiviste qui s'impose de plus en plus dans les travaux.

Dans ce cas, l'introduction du terrain est donc un fait de seconde main, dont le résultat n'est pas souvent contesté par les chercheurs à l'exception des démographes qui s'insurgent souvent contre des données censitaires qu'ils considèrent mal relevées ou peu significatives. Néanmoins, notons que cette contestation se déroule dans le cadre même de la discussion néo-positiviste, car ce qui est en jeu n'est pas la façon d'envisager le terrain, mais le processus concret de relevé.

Alors que les données censitaires ne devraient être qu'un cadre général de référence, elles deviennent la manne du chercheur qui souvent ne dispose que de peu de ressources pour se consacrer à un terrain personnel ; ce dernier finit par se réduire ainsi à quelques visites pour donner un air de *Reality Show* à la recherche.

Le plus souvent, les recherches entreprises dans ce cadre méthodologique - si on peut l'appeler ainsi - sont extrêmement détachées de l'objet ou du sujet étudié. Il est d'ailleurs impossible, par la façon même dont les données sont construites par les institutions, de reconstruire des itinéraires migratoires, de composer des trajectoires professionnelles, par exemple, mais surtout de comprendre le sujet. D'autre part, la dimension synchronique des données implique le découpage de la réalité en sections ou « tranches » dont on ne connaît pas forcément les articulations ; de ce fait, une situation, comme par exemple la crise de fin 1994, n'a pu être intégrée dans les données du recensement économique quinquennal de la même année, relevé quelques mois plus tôt. De même, la crise de 1982 disparaît des données, car elle tombe « entre » deux recensements (1980 et 1985).

Nos critiques, jusqu'à présent ne touchent que le caractère fonctionnel-positiviste des données. Il ne fait aucun doute que les courants positivistes commencent aussi à s'effriter face aux nouvelles orientations qu'en gros, nous qualifierions de « post-modernes ».

Là encore, le terrain n'est pas forcément roi. Il ne manque pas de travaux fondés sur la seule capacité de réflexion du chercheur-écrivain, car ces textes prétendent dépasser le niveau de rapport de recherche, pour se poser en exercice de prose sophistiquée et souvent baroque. Dans un certain sens, le tournant linguistique a trouvé écho dans les recherches urbaines du monde entier, même si au Mexique, distance aidant malgré la mondialisation, l'emprise de ces nouveaux courants est loin d'être aussi évidente. Son effet le plus marquant peut être perçu dans quelques disciplines principalement en anthropologie urbaine et dans ce qu'il est convenu d'appeler les « études culturelles », pour suivre le découpage nord-américain. Ces dernières ne manquent pas d'intégrer de façon réitérative l'urbain, réservoir sans fond des expériences culturelles auxquelles s'attachent de plus en plus les chercheurs (Aguilar et al, 2001).

Mis à part les études sans terrain, qui parfois « planent » autant que les discours marxistes d'antan malgré leur antagonisme épistémologique structurel, il existe actuellement des travaux de recherche qui sembleraient reprendre l'urbain à partir des travaux de terrain. C'est un signe positif mais qui comporte, comme nous allons le voir, de nombreux écueils nouveaux.

En premier lieu, après la langue de bois marxiste, nous nous retrouvons devant la langue pâteuse des discours soi-disant culturels, comme l'a magnifiquement souligné l'anthropologue argentin Reynoso (2000) : le jargon « culturaliste » est souvent cryptique, cabalistique et fumeux. Ce qui permet à de nombreux chercheurs de chercher le bon mot et pas le fait urbain, ou bien de contourner l'étude d'un fait important au profit d'un jargon qui cache un manque de sérieux dans le travail de terrain.

En deuxième lieu, il ne fait aucun doute que le terrain est souvent loin d'être tel : alors que les méthodes qualitatives commencent à prendre de l'ampleur malgré les réactions contraires des « anciens » pontifes néopositivistes, leur mise en œuvre est le plus souvent approximative, boiteuse et peu orthodoxe. Il devient donc facile de se pavaner de l'usage des récits de vie, quand il ne s'agit que d'un entretien (mal) dirigé.

La confusion entre une sociologie d'accompagnement comme celle que préconise, entre autres, le très souvent décrié mais aussi très aimé au Mexique, Michel Maffesoli (Choi, 1997 ; Maffesoli, 1991), et le fait de flâner dans des lieux urbains pour en faire soi-disant une ethnologie à la Marc Augé (Augé, 1987), devient monnaie courante chez les étudiants mais aussi, hélas, chez les enseignants qui professent cette foi non équivoque envers les méthodes qualitatives. Finalement, il ne faut pas oublier de citer les cas, à l'instar des marxistes qui faisaient du terrain dans les quartiers populaires enfermés dans leur problématique urbaine, où le chercheur fait de l'introspection pure et simple sur un thème qui le déchire personnellement : son identité sexuelle dans un monde qui semble le rejeter, son origine ethnique alors que l'on est loin d'une intégration pluri-culturelle chère au monde actuel, « la folie de la consommation » dans les centres commerciaux, entre autres exemples, sans oublier la socialité des jeunes en banlieue ou en centre ville et la question des drogues en milieu urbain (Voir Aguilar *et al*, 2002, dont quelques articles sont significatifs de cette tendance).

Nous sommes donc en présence de nouvelles confusions dans les études urbaines, qui tout en accordant au terrain une meilleure place, ne manquent pas de fausser la recherche de manière tout aussi surprenante que ce qui se faisait par le passé. L'histoire de la recherche urbaine serait-elle cyclique tout en paraissant différente ? C'est le thème du vieux vin dans une nouvelle outre.

LA RECHERCHE DE TERRAIN AUJOURD'HUI, QUELQUES PROPOSITIONS

Il est donc temps de passer à des réflexions plus personnelles, assez marquées d'ailleurs par ma propre expérience du terrain tout au long de plus d'un quart de siècle de recherche urbaine, ce qui me pousse à me remettre à la première personne du singulier.

Sans doute la première chose à faire, c'est de constater que le fameux *Zeitgeist* n'épargne presque personne, ni l'auteur de ces lignes, motif pour lequel tout le monde se sentira concerné d'une façon ou d'une autre par ces critiques.

Ceci fait et dit, passons maintenant à des réflexions directes concernant le terrain, du point de vue d'un chercheur urbain, mais aussi sur la façon dont il pourrait être possible de construire une nouvelle vision du terrain.

En premier lieu, je ne peux que réaffirmer l'importance du terrain dans la recherche urbaine. Sans passer dans les rangs de ceux qui ostracisent « ceux qui ne font pas de terrain », je ne peux que souligner ma foi dans l'importance de celui-ci. Sans pour autant penser que « la géographie s'apprend par les pieds » comme l'affirmait en son temps Paul Vidal de la Blache, il n'en est pas moins vrai que le terrain est central pour comprendre l'urbain. Sociologue, anthropologue ou tout autre chercheur, ne peuvent éviter le terrain dans la recherche.

Une première question s'impose : qu'est-ce que « le terrain » ? Peut-il aller de la flânerie culturaliste à l'enquête traditionnelle par questionnaire avec méthodes d'échantillonnage parfait ? Je répondrai d'une certaine façon par l'affirmative car tout dépend de l'objet de recherche.

Pour cela, je proposerai donc d'abord de distinguer les approches « exocentriques » des approches « égocentriques » (Hiernaux et Lindón, 2003a ; 2003b). Les premières se situent en dehors de l'objet d'étude, c'est-à-dire que le chercheur étudie depuis l'extérieur un objet particulier. Il n'en fait pas partie et ne prend pas parti. Il ne vit pas son objet, il le scrute derrière les verres méthodologiques particuliers à sa discipline.

Ce type de terrain maintient donc une logique propre qui lui est imposée de l'extérieur. Il semble toutefois que le simple recours à des données pré-relevées par une institution n'est pas suffisant pour restituer la réalité au cours de l'analyse. Dans l'urbain, l'événementiel est important, peut-être autant que le structurel. On ne saurait donc simplement se référer à des statistiques construites par des enquêtes macro-sociologiques ou macro-économiques. Celles-ci ne pourront que mettre en évidence ce que le chercheur a bien voulu introduire comme question à étudier, situation traduite par la tradition de définir la variable et ses indicateurs, d'ailleurs de plus en plus décriée.

L'urbain est dans une certaine mesure insaisissable, qu'il s'agisse d'en étudier l'emploi ou les modes de vie. Des travaux comme ceux de Laurence Roulleau-Berger (1999) dans le cas français montrent bien cette présence du non structurel, de l'éphémère et du fortuit dans un thème qui paraîtrait aussi « dur » que celui de l'emploi urbain.

Par conséquent, même si on prétend faire une recherche depuis l'extérieur, si l'on adopte une vision « exocentrique », il faut y mettre « autre chose » pour saisir l'objet de la recherche. On a vu ainsi poindre des recherches hybrides sur l'urbain au Mexique, qui tentent d'introduire du qualitatif dans le quantitatif. Première constatation : le quantitatif domine et le qualitatif n'est que la cerise du gâteau à forte saveur néopositiviste. Cette subjugation pour introduire du qualitatif à tout prix est certainement néfaste, car elle n'est qu'un masque imposé sur les défauts mêmes des méthodes « macro » socio-économiques, pour capter certains aspects de la réalité, surtout les plus changeants, éphémères et souvent troublants de la vie urbaine.

Il ne s'agit pas ici de discréditer les méthodes quantitatives qui continuent à être applicables pour certains thèmes de recherche. Le risque ou la fraude consiste à vouloir faire dire aux méthodes traditionnelles des choses qu'elles

sont incapables de dire, en utilisant le subterfuge d'un agrégat de faux qualitatif qui déforme les résultats.

Ces approches exocentriques font certainement fureur dans les recherches urbaines au Mexique, d'autant plus qu'elles ne s'accompagnent le plus souvent que d'un travail de terrain médiocre, voire inexistant. Les revues sur l'urbain regorgent de ce genre de recherches à l'heure actuelle.

La vision « égocentrique » impose une tout autre disposition: il s'agit de faire partie de l'objet, et non pas de vouloir le saisir de l'extérieur. Toutefois, il est bien clair qu'« en faire partie » est pratiquement impossible, car le chercheur ne pourrait travailler que des thèmes dans lesquels il devraient en principe se fondre. Cela n'est possible que dans certains cas et présente à son tour d'autres écueils.

Il est donc plus souvent possible de penser de façon intermédiaire, c'est-à-dire de ne pas se situer « en dehors », ni « dedans », mais « à côté ». Cela veut dire qu'il ne faut pas juger de façon externe, ni se fondre dans l'objet, mais plutôt se positionner de telle sorte à pouvoir comprendre sans juger, du fait de se situer « avec ». C'est donc bien à une recherche d'accompagnement que nous faisons référence.

Celles-ci commencent de plus en plus à se produire au Mexique, peut-être sans la conscience réelle du sens même de cette pratique de recherche. Celle-ci me semble beaucoup plus présente auprès des études culturelles sur l'urbain que dans les recherches plus classiques, que ce soit d'urbanisme, d'économie urbaine ou de sociologie de l'urbain.

Toutefois il est une situation qui ne manque pas de porter une ombre importante sur le futur des études urbaines au Mexique. D'une part, les porteurs d'une vision exocentrique, le plus souvent néopositiviste, se sentent renforcés par le développement de l'informatique et l'imaginaire qui l'accompagne, plus présent encore au Mexique par la proximité même des États-Unis et de la forte diffusion des moyens informatiques. D'autre part, les défenseurs d'une vision plus culturaliste rejettent en bloc les apports possibles de la tendance précédente. Un schisme évident est en cours et cela est loin d'être positif.

Au lieu d'être exclusif, il faudrait peut-être penser davantage à l'inclusion, ou même à des formes possibles de fusion. Le terrain - essentiel pour tous - devrait être justement non pas le lieu annoncé du duel, mais celui de la réconciliation. La fusion entre « exo » et « ego » ne paraît pas impossible, si l'on admet le peu de sens que représente chacune des deux visions, prises en sens absolu. L'exo seul, ne peut que rendre une réalité partielle, même si les résultats sembleraient être compréhensibles par tous. L'ego à son tour, ne peut que refléter, dans un cas extrême, un narcissisme individualiste radical, dont le récit reste peu intéressant.

Entre les deux, il est maintenant besoin d'établir des ponts, en mettant tout d'abord en évidence le fait qu'aucune des visions n'est possible sans l'autre. D'autre part, il ne manque pas de travaux qui permettent de voir que c'est par l'interdisciplinaire que les recherches se fécondent et avancent. Même si ce discours qui propose de rechercher des espaces de contact entre disciplines est loin d'être nouveau, il semble bien que c'est la désintégration des discours rigides traditionnels qui a provoqué la contestation, en permettant aux cher-

cheurs de s'aventurer sur le terrain des autres sans risquer les foudres des partisans de l'unique et droit chemin.

Pour l'étude de l'urbain, la recherche ne peut être qu'interdisciplinaire quand on reconnaît largement que les faits urbains, ces fameux « objets » de nos recherches, sont plus complexes, changeants et insaisissables que jamais. Il n'est donc pas possible de les saisir individuellement et grâce aux apports explicatifs d'une seule discipline, soit qu'il faille composer une équipe de chercheurs de plusieurs disciplines, soit que le chercheur ait la capacité de prendre en compte les champs voisins de sa discipline de référence.

Une autre question cruciale est aussi celle de l'échelle. Il est encore courant auprès des chercheurs urbains au Mexique, d'observer que le global est la seule échelle possible. Sans doute à cause de certaines réminiscences marxistes qui privilégient le macro sur le micro, bon nombre de chercheurs s'accrochent désespérément aux petites échelles. La ville est aussitôt vue comme un tout indissociable et les questions particulières comme trop spécifiques pour avoir un sens: il faut donc se reporter avant tout à l'étude des structures.

Mais c'est justement dans la grande échelle - soit dans l'étude des micro-situations comme celles qui attirent Claude Javeau (Javeau, 1987; Javeau, 1996) - que l'on peut retrouver les véritables lignes de force qui expliquent l'urbain dans des situations aussi complexes que la ville de Mexico. Il faut donc penser à s'y attacher davantage, et cela remet encore une fois en évidence l'importance du terrain, mais pas n'importe lequel: celui qui reconnaît les petits faits, ou les « petits mondes » de la vie quotidienne de Benita Luckmann, (1978) que j'aimerais contraster avec les « mondes de production » à échelle nationale, chers à Salais et Storper et aux régulationnistes en général (Salais et Storper, 1993).

Les études de thèmes plus « micro » sont-ils en vogue dans les études urbaines au Mexique? La réponse est affirmative sans aucun doute, mais le plus souvent les recherches de ce type sont entreprises dans le but de limiter volontairement l'ampleur du travail, et non pas par la profonde conviction qu'il s'agit d'une stratégie de recherche tout aussi valable et porteuse de résultats que les grandes recherches composées par des enquêtes à gros moyens. Celles-ci, encore à la mode, sont surtout les seules à être financées par les grands organismes officiels d'appui à la recherche.

Pour mieux comprendre cette orientation, il faut mentionner les études sur les fractalités qui mettent en évidence que l'on peut retrouver le tout dans l'étude d'une partie en particulier, ce qui confirmerait qu'à travers l'étude d'un quartier ou de certaines trajectoires de vie, il est possible de retrouver des pistes d'explication de processus plus généraux. Une autre façon d'expliquer la même chose est celle du chercheur espagnol Pablo Navarro, qui attire l'attention sur l'image de l'hologramme pour nous permettre de comprendre le passage entre deux et trois dimensions, et donc de retrouver le général dans le particulier (Navarro, 1994).

Certains chercheurs ont essayé depuis un certain temps de prendre leur distance envers des pratiques de recherche que nous considérons peu intéressantes. Il semble que certains chemins en exploration durant les années 1970, comme le thème de l'urbanisation des banlieues de Mexico, sont épuisés, tout au moins dans le cadre des orientations et des pratiques de terrain envisagées à cette époque. Cela ne veut pas dire que les objets en soi doivent

être abandonnés: la périphérie doit être étudiée plus que jamais, car elle a changé elle aussi. Par ailleurs, beaucoup de leurs aspects ont été ignorés pendant de longues années. À titre d'exemple, le thème de l'ethnicité dans la périphérie des grandes villes, qui n'avait que peu été élaboré par les anthropologues, et cela à partir d'une vision qui considérait la ville comme le point terminal de la migration, commence à être abordé (Hiernaux, 2000). D'autres thèmes, tels que les identités conjugales, le travail (analysé dans des perspectives éloignées des points de vue plus classiques), ou le thème du sens du lieu, sont maintenant à l'ordre du jour (Lindón, 2000; 2001; 2002; Aguilar, 2000).

Mais face à un urbain changeant, ne devrions-nous pas nous pencher de nouveau sur ces espaces déjà étudiés comme la fameuse Cerrada del Condor où Larissa Lomnitz trouva son inspiration et son terrain pour son livre régulièrement réédité: *Comment survivent les marginaux?* (Lomnitz, 1975).

La recherche urbaine au Mexique est toujours et heureusement en pleine mutation. Peut-être faudrait-il penser que c'est l'incohérence ou le chaos de l'objet qui nous engage de façon permanente à oublier les certitudes d'aujourd'hui pour affronter les changements qui s'annoncent. Dans ce contexte, il faut retourner sans cesse sur le terrain, avec de nouvelles visions, de nouveaux instruments et de nouvelles ardeurs...

Bibliographie

- Aguilar, Miguel Angel, 2000, « Uso del espacio e identidad del lugar en Valle de Chalco », dans Hiernaux, D., A. Lindón et J. Noyola (eds), *La construcción social de un territorio emergente: el Valle de Chalco*. México, Colegio Mexiquense.
- Aguilar, Michel Angel et al., 2002, *La ciudad desde sus lugares, Trece ventanas etnográficas para una metrópoli*. México, UAM Iztapalapa, CONACULTA, CIESAS.
- Augé, Marc, 1987, *El viajero subterráneo. Un etnólogo en el metro*. Barcelona, España, Gedisa.
- Augé, Marc, 1987, *Travesía por los jardines de Luxemburgo. Etnología de una jornada francesa considerada desde el punto de vista de las costumbres, la teoría y la felicidad*. Barcelona, España, Editorial Gedisa.
- Borja, Jordi, 1975, *Movimientos sociales urbanos*. Buenos Aires, SIAP-Planteos.
- Bunge, Mario, 1981, *La ciencia su método y su filosofía*. Argentina, Ediciones Siglo XX.
- Castells, Manuel, 1973, « La urbanización dependiente en América Latina », dans Schteingart, Martha (dir.), *Urbanización y dependencia en América Latina*. Buenos Aires, Ediciones SIAP.
- Castells, Manuel, 1974a, *Movimientos sociales urbanos*. Madrid, Siglo XXI editores.
- Castells, Manuel, 1974b, « Cambio social y lucha de clases », dans Pizzorno, Alessandro, Marcos Kaplan et Manuel Castells (eds), *Participación y cambio social en la problemática contemporánea*. Buenos Aires, SIAP-Planteos.
- Castells, Manuel, 1974c, « La nueva estructura de la dependencia », dans Pizzorno, Alessandro, Marcos Kaplan et Manuel Castells (eds), *Participación y cambio social en la problemática contemporánea*. Buenos Aires, SIAP-Planteos.
- Castells, Manuel, 1983, *La cuestión urbana*. Mexico, Siglo XXI editores.
- Castells, Manuel, 1973, éditeur. *Imperialismo y Urbanización en América Latina*. Barcelona: Gustavo Gilli.

- Connolly, Priscilla et Gustavo Romero, 1975, *El mercado de la vivienda en México*. México, mimeo, Edition de COPEVI, A.C.
- Choi, Wonki, 1997, « La méthodologie compréhensive chez Michel Maffesoli », dans *Société 2* (56).
- De la Rosa Medellín, Martín, 1979, *Promoción Popular y Lucha de Clases. Análisis de un Caso*. México, Servicios Educativos Populares.
- Garza, Gustavo, 1996, *Cincuenta años de investigación urbana y regional en México 1940-1991*. Mexico, El Colegio de México.
- Garza, Gustavo, 2003, *La urbanización de México en el siglo XX*. México, El Colegio de México.
- Gortari, Eli de, 1985, *Metodología general y métodos especiales*. México, Océano.
- Hiernaux, Daniel et Alicia Lindón, 2003a, « Pratiques et stratégies résidentielles dans l'expansion de la périphérie de Mexico: La Vallée de Chalco », dans *Autrepart*, n° 25, 1/2003, Paris, Institut de Recherches pour le Développement, pp. 123-136.
- Hiernaux, Daniel et Alicia Lindón, 2003b (sous presse), « Voz, imaginarios y morfología urbana: la periferia de la ciudad de México », dans Aguilar, Guillermo Adrián (ed.), *Procesos metropolitanos y grandes ciudades*, México, UNAM.
- Hiernaux, Daniel y Alicia Lindón, 1991, *Chalco, su proceso de poblamiento: una aproximación sociodemográfica y económica*. Toluca, Mexique, Consejo Estatal de Población.
- Hiernaux, Daniel, 2000, *Metrópolis y etnicidad*. Zinacantepec, Mexique, El Colegio Mexiquense.
- Hiernaux, Daniel, 1986, *Desarrollo urbano y autoconstrucción de la vivienda en Tijuana*. México, Centro de Ecodesarrollo.
- Javeau, Claude, 1987, *Le Petit Murmure et le bruit du monde*. Bruxelles, Les Éperonniers.
- Javeau, Claude, 1996, « Parler pour ne rien dire ça va? ça va! », dans *Ethnologie Française*, « La ritualisation du monde » vol. XXVI (2), Paris.
- Lewis, Oscar, 1964, *Los Hijos de Sánchez*. Mexico, Fondo de Cultura Económica.
- Lindón, Alicia, 2002, « Trabajo, espacios de vida y cotidianidad. La periferia oriental de la ciudad de México », dans *Scripta Nova Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales*, Vol. VI, n° 119, 1 de agosto de 2002, Barcelona, Universidad de Barcelona.
- Lindón, Alicia, 2001, « El significado del espacio urbano en la experiencia del sujeto », dans *Ciudades*, n° 49, Puebla, Red Nacional de Investigación Urbana, pp. 15-20.
- Lindón, Alicia, 2000, « El enfoque biográfico como aproximación a la identidad personal y la negociación de la conyugalidad », dans *Revista Mexicana de Sociología*, n° 1/2000, México, Instituto de Investigaciones Sociales, Universidad Nacional Autónoma de México, pp. 101-121.
- Lomnitz, Larisa, 1975, *¿Como sobreviven los marginados?*. México, Siglo XXI.
- Luckmann, Benita, 1978, « The small life-worlds of modern man » dans Luckmann, Tomas, *Phenomenology and Sociology*. Londres, Harmondsworth, Penguin Books/Peregrine Books.
- Maffesoli, Michel, 1991, « Connaître ou le savoir organique », dans *Sociétés* 32 (91).
- Navarro Benítez, Bernardo, 1990, *Crisis y Movimiento Urbano Popular en el Valle de México*. México, Université Autonome Métropolitaine, Xochimilco.
- Navarro Benítez, Bernardo, 1991, « Retos y perspectivas del movimiento urbano popular ante el desarrollo urbano », dans Pradilla Cobos, Emilio (ed.), *Democracia y desarrollo urbano en la Zona Metropolitana de la Ciudad de México*, tome III, Impacto del movimiento urbano popular. México, D.F., Antártica S.A. de C.V.
- Navarro, Bernardo, 1994, « San Miguel Teotongo, ¿barrio en transición? », dans Lee, José

- Luis et Valdez, Celso (eds), *La ciudad y sus barrios*. Mexico, Université Autonome Métropolitaine.
- Navarro, Pablo, 1994, *El holograma social, una ontología de la sociedad humana*. Madrid, Siglo XXI de España.
- Nun, José, 1988, « Marginalidad y otras cuestiones », dans Bassols, Mario et al. (eds), *Antología de Sociología Urbana*. México, Universidad Nacional Autónoma de México.
- Reynoso, Carlos, 2000, *Apogeo y decadencia de los estudios culturales, una visión antropológica*. Barcelona, Gedisa, collection Antropología.
- Rodríguez y Rodríguez, Salvador; Jorge Serrano y Alberto Vilar (comp.), 1998, *Desarrollo regional y urbano en México a finales del siglo XX. Una agenda de temas pendientes*. Tomo 1, Teorías y metodologías en ciencias regionales y urbanas. México, D.F. : UAEM/AMECIDER/IIES-UNAM.
- Roulleau-Berger, Laurence, 1999, *Le travail en friche, les mondes de la petite production urbaine*. Paris, Editions de l'Aube, collection Essai.
- Salais, Robert et Michael, Storper, 1993, *Les mondes de production, enquête sur l'identité économique de la France*. Paris, Editions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Schteingart, Martha, 1989, *Los productores del espacio habitable, Estado, empresa y sociedad en la Ciudad de México, México*. El Colegio de México.
- Singer, Paul, 1973, « Urbanización, dependencia y marginalidad en América Latina » dans Schteingart, Martha (éd.), *Urbanización y dependencia en América Latina*. Buenos Aires, Ediciones SIAP.
- Singer, Paul, 1975, *Economía política de la urbanización*. Mexico, Siglo XXI editores.
- Tecla, A. et G. Alberto, 1979, *Teoría, métodos y técnicas de la investigación social*. México, Ediciones de Cultura Popular.
- Turner, John F. C. et Robert Fichter, 1976, *Libertad para construir*. Mexico, Siglo XXI editores.
- Unikel, Luis, 1976, *El desarrollo urbano de México: Diagnóstico e implicaciones futuras*. Mexico, El Colegio de México.
- Urbain, Jean-Didier, 2003, *Ethnologue, mais pas trop*. Paris, Petite Bibliothèque Payot.

RÉSUMÉ - RESUMEN - ABSTRACT

Les recherches urbaines au Mexique ont commencé à acquérir de l'importance au milieu des années soixante-dix et ont passé par différentes étapes pendant lesquelles la relation au travail de terrain a connu des destinées variées. Le présent article examine les différentes étapes suivies et met en évidence les conceptions du travail de terrain qui y prédominaient. L'auteur conclut que dans la phase actuelle nous assistons à une revalorisation du travail de terrain, due aux nouvelles approches qu'adoptent les recherches urbaines, plus proches de l'anthropologie et de la sociologie compréhensive que ce n'était le cas dans le passé.

La investigación urbana en México empezó a cobrar relevancia a mitades de los setenta y transitará por diversas fases durante la cual la relación al trabajo de campo seguirá matices distintos. Este artículo examina estas diversas etapas, y

pone en relevancia las concepciones del trabajo de campo en cada una de ellas. Termina planteando que, en la fase actual, se asiste a una revalorización del trabajo de campo, relacionada con nuevos enfoques de la investigación urbana, más articulada con la antropología o la sociología comprensiva que por el pasado.

Urban studies in Mexico began to acquire importance in the middle of the seventies following successive stages during which the fieldwork has been differently approached and appreciated. The present paper examines these stages and highlights the different conceptions of the fieldwork. The author concludes that at the present stage we are witnessing a come back of the fieldwork due to the new approaches used by the urban studies, more oriented to anthropology and comprehensive sociology that it was the case in the past.

Mots clés : Mexique, études urbaines, terrain, méthodologie

Palabras claves : México, estudios urbanos, trabajo de campo, metodología

Keywords : Mexico, Urban studies, fieldwork, methodology